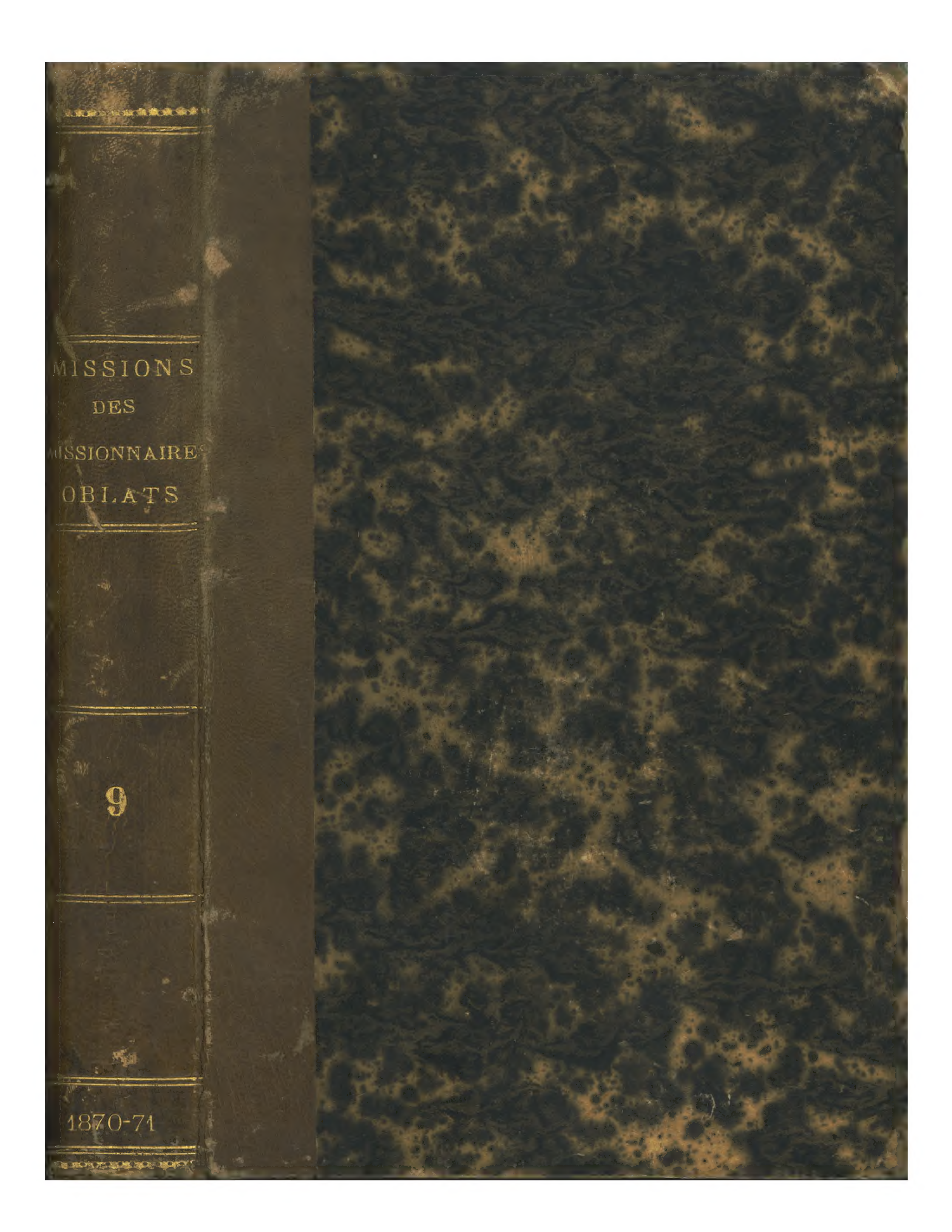

MISSIONS
DES
MISSIONNAIRES
OBLATS
9
1870-71

coopèrent dans la mesure de leurs forces à l'établissement solide du règne de Dieu dans les âmes.

RAPPORT DE MONSEIGNEUR FARAUD.

(1866-1868.)

Mission de la Providence, 6 mai 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Je vous adresse le compte rendu de nos travaux durant les années 1866 et 1867. Je suivrai à peu près le même ordre que dans les rapports précédents, c'est-à-dire que je parcourrai successivement chacune des missions du vicariat, en faisant connaître les différents faits qui s'y rapportent.

Mission de la Nativité ou du lac Athabaskaw. — En passant l'hiver de 1866-67 à la mission de la Nativité, Athabaskaw, je m'étais proposé de visiter les sauvages de notre belle mission de Notre-Dame des Sept-Douleurs, (fond du lac Athabaskaw). Ils s'y attendaient et il me paraissait presque impossible de manquer à ma parole. Quelques jours avant mon départ, c'est-à-dire le 8 mars, je recevais des lettres m'annonçant qu'un ministre protestant, chassé du lac d'Ours (mission de Sainte-Thérèse) par le R. P. PETITOT, s'était abattu sur notre belle mission de Saint-Michel (fond du lac des Esclaves). Cette mission n'avait pas été comprise dans le programme de nos travaux du printemps, parce que je la croyais à l'abri des attaques de l'hérésie. Il devenait absolument nécessaire de la visiter. Il fallut pour cela changer tous mes plans de

campagne. — Mgr CLUT se rendit seul à Notre-Dame des Sept-Douleurs, j'envoyai le R. P. TISSIER prendre la direction de Saint-Joseph, afin que le P. GASCON pût aller à Saint-Michel et le P. EYNARD à la Providence tenir la place du P. GROUARD, à qui j'avais donné ordre de visiter les missions du Sacré-Cœur de Jésus, de Saint-Raphaël et de Saint-Paul, des montagnes Rocheuses. Je restais seul à la mission de la Nativité.

Ces nouveaux arrangements furent cause que le P. EYNARD n'arriva pas en temps voulu à la Providence, et par suite le P. GROUARD, qui était prêt à partir avec l'express d'hiver, fut fort embarrassé. Cet embarras donna lieu à un trait de dévouement de la part de nos bons Fr. ALEXIS REYNARD et BOISRAMÉ, dont je veux vous parler avant d'entrer dans le détail des missions. Le P. GROUARD, considérant d'un côté le danger qu'il y avait à laisser les missions exposées à la gueule du loup, et de l'autre la difficulté qu'il y avait aussi à laisser les Frères seuls pendant trois mois, avec le soin de la mission au temporel et au spirituel autant qu'il leur était possible, était fort indécis. Ils tinrent conseil ; la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes devaient l'emporter et il en fut ainsi. Les Frères consentirent à se priver de confession, de communion et même d'entendre la messe, se proposant d'employer en visites au saint sacrement et en méditations le temps où ils auraient dû assister à la messe. Ces dévoués Frères avaient plus d'un souci : ils devaient en premier lieu équiper les sauvages qui devaient venir me rejoindre à Athabaskaw pour le voyage au lac la Biche et en outre se procurer les provisions nécessaires pour entretenir la mission. Dieu ne mit pas, tout en l'acceptant, leur dévouement à une trop grande épreuve : quinze jours après le P. EYNARD venait les réjouir et les consoler.

Les sauvages de Notre-Dame des Sept-Douleurs perdirent peu en perdant ma visite, dans ce sens que, pour la première fois depuis de longues années, les caribous manquant, ils avaient passé un hiver rigoureux, sans cesse à la veille de mourir de faim, en sorte qu'un tout petit nombre put se rendre à la mission. Mgr Clut y passa trois semaines, instruisant, confessant et distribuant la sainte communion à cette petite partie du troupeau. Comme c'étaient les plus fervents, ils lui donnèrent de la consolation comme toujours. Rien d'extraordinaire ne marqua son séjour parmi eux, si ce n'est peut-être la difficulté de les satisfaire sur les plaintes qu'ils faisaient de mon absence. Ce cher prélat fut de retour le 29 avril. Il faut sa force et son courage pour faire le voyage sur ce lac en cette saison, étant obligé de marcher parfois jusqu'aux genoux dans l'eau glacée.

Nous nous attendions à une forte besogne à la mission de la Nativité. Les sauvages, que je n'avais pas vus depuis six ans, s'étaient promis de ne pas manquer l'occasion, en se réunissant tous auprès de nous au départ des glaces. De temps en temps, à mesure que les jours grandissaient, quelques-uns venaient me faire une courte visite. Tous ces visiteurs plus ou moins me donnaient lieu d'admirer les fruits abondants de salut que Dieu opère dans ces âmes neuves.

Vers le 12 mai, le soleil avait enfin fait disparaître la neige et tous nos enfants des bois étaient réunis à une distance d'environ deux heures de la mission, attendant qu'un vent favorable, en chassant les dernières glaces flottantes, leur ouvrît un chemin pour se rendre jusqu'à nous. Tandis qu'ils étaient dans l'attente, une cause qui eût été indifférente ailleurs vint bouleverser toutes leurs idées et retarder le jour de leur arrivée. Ce fut l'apparition inattendue d'un commerçant américain, descendu

par la rivière à la Paix. Ce nouveau venu leur promettait monts et merveilles pour les décider à lui donner leurs fourrures ; il augmentait le prix ordinaire et semblait leur faire entendre que la Compagnie les avait volés jusque-là, en ne les payant pas assez. C'était plus qu'il n'en fallait pour déranger les esprits. Nos néophytes sont très-attachés à la religion et aux devoirs qu'elle impose ; mais d'un autre côté, par nature et par éducation, ils sont très-intéressés et même avares. Les fourrures qu'ils avaient entre les mains ne leur appartenaient plus, puisqu'elles avaient été achetées à l'avance par la Compagnie. La tentation était forte et le pas glissant. Je dis à quelques-uns d'entre eux, qui avaient passé à travers les glaçons pour venir me voir, que notre fonction à nous n'était pas de nous occuper de traite, mais que notre devoir était de les avertir qu'il fallait avant tout payer leurs dettes.

Quelques ignorants, je n'oserais croire qu'ils fussent mal intentionnés, allèrent rapporter aux autres que j'avais dit que tous ceux qui donneraient leurs fourrures à l'Américain seraient excommuniés. Ce fut une révolution complète chez les sauvages. Les uns disaient, avec beaucoup de raison, qu'il leur paraissait peu probable que j'eusse donné une pareille décision ; d'autres, poussés par un mauvais esprit, prétendaient que c'était un pacte fait avec la Compagnie, qu'elle nous payait pour agir de la sorte à leur égard. Cependant les esprits s'échauffaient, et soit crainte, soit dépit, personne ne venait à la mission. Tout ceci se passait à notre insu. La rivière était libre depuis longtemps et nous nous expliquions peu ce long retard. Le mercredi, veille de l'Ascension, nous les attendions plus que jamais : personne ne parut. Sur le soir cependant, un de nos plus anciens et meilleurs chrétiens, exerçant une certaine influence sur les autres et ne

manquant pas de bon sens, entra, s'approcha de moi en tremblant, s'assit, et après le silence d'usage me dit : « Je ne sais si je dois rester ici ou sortir. — Pourquoi ce doute ? lui dis-je. — On m'a dit que tu voulais m'excommunier moi et tous mes frères. — Et pourquoi ? — Parce que quelques-uns ont traité avec l'Américain. — Je n'ai ni dit ni pensé cela. J'ai fait observer, ce dont tu conviendras sans peine, qu'il ne fallait pas voler, que chacun devait payer ses dettes et après s'arranger comme il le croirait le plus avantageux pour lui. — Exactement, dit-il ; c'est ce que je n'ai cessé de dire moi-même ; mais on ne voulait point me croire et plusieurs ont affirmé la chose avec tant d'assurance, que je m'étais presque laissé entraîner. C'est parce que tous les sauvages croient à ce qu'on leur a dit, que personne n'ose venir te voir, quoique tous le désirent. Pour ma part, j'ai balancé longtemps, mais je souffrais trop. Depuis l'automne passé, je me réjouissais dans la pensée de te revoir, je hâtai par mes désirs la fin de l'hiver, le printemps m'avait paru interminable, et au moment où mon ardent désir allait se réaliser, on m'annonce que tu veux me chasser de ta présence. En vérité, j'ai souffert extrêmement ces quelques jours passés. Ayant peine à supporter ma douleur, j'ai voulu t'entendre moi-même. Je ne te cacherai point que, contrairement à mon habitude, quoique n'y croyant qu'à demi, j'ai prêté comme les autres ma voix à la calomnie et mal parlé de toi, disant que les affaires de traite ne te regardaient point, et que je trouvais plus que surprenant que vous, que nous regardons comme des dieux sur la terre, parce que vous nous montrez le chemin du ciel, vous voulussiez nous chasser de l'Eglise pour des affaires qui ne regardent que la terre. J'ai même dit, que si c'était la vérité, que vous agissiez de la sorte parce que les bourgeois vous payaient, vous perdriez à mes yeux tout le pres-

tige qui s'attache à vos personnes et que je n'aurais désormais plus ni foi ni confiance en vos paroles. Je suis donc on ne peut plus heureux du démenti que tu donnes à tous ces bavardages; je me sens soulagé et mon cœur est remis. » En proférant ces dernières paroles, ce bon sauvage était tout attendri. Je le renvoyai avertir et désabuser ses frères. Quelques paroles suffirent pour apaiser la tempête. Dès le lendemain tous ces pauvres enfants des bois arrivaient joyeux, délivrés d'une peine sérieuse.

Le temps était désormais trop court pour leur prêcher une mission en règle. Nous fîmes un feu roulant d'instructions, à peu près tous purent se confesser et communier. J'administrai le sacrement de confirmation à une quarantaine. L'entrain, l'enthousiasme furent poussés jusqu'au plus haut point pendant ces quatre ou cinq jours. Ils rappelaient les temps héroïques de la fondation de la mission. Je fus bien content d'eux. Je bénis la Providence de leur avoir départi ses grâces avec tant d'abondance. Le dimanche eut lieu la communion générale. C'était un touchant spectacle que cette église plus que pleine, toutes ces voix réunies exaltant avec une ardeur sans pareille la bonté et la puissance de ce grand Dieu qui aime la compagnie des pauvres et des humbles, qui les avait tous invités à son festin sacré et qui se disposait à venir dans leurs cœurs. Des larmes trahissaient malgré moi l'émotion de mon cœur. Les cérémonies de ce genre sont partout touchantes; sur un terrain si neuf, où, il y a à peine quelques années, Dieu n'avait pas un seul adorateur en esprit et en vérité, elles font sentir à l'âme un je ne sais quoi de délicieux, de divin qui lui fait éprouver un bonheur ineffable. Que les sacrifices qu'on a faits pour ces âmes paraissent peu de chose comparés à la joie d'un tel jour! — Nous clôturâmes cette courte mission le

soir même par un exercice nouveau pour eux et qui leur fit une vive impression. Ce fut une conférence sur les différents devoirs du chrétien. Comme jusqu'ici deux Missionnaires parlant aisément leur langue ne s'étaient jamais rencontrés ensemble, on n'avait jamais pu leur donner ce genre d'instruction si profitable et si en usage dans notre chère famille. — Mgr Clut, debout au milieu de la foule, faisait les demandes et soulevait les objections. C'était avec une indicible satisfaction que je voyais ces chers enfants attentifs tournant leurs regards vers lui, saisis d'admiration de voir qu'il faisait si bien valoir les raisons de la paresse et de la négligence, et élevant bien haut les difficultés ordinaires. Ils se tournaient ensuite de mon côté, m'interrogeant de l'œil pour voir comment j'allais abattre cet échafaudage. A mesure que j'entrais dans l'explication, ils approuvaient des mains et de la tête, et se regardaient les uns les autres en signe de satisfaction. Après la cérémonie ils restèrent à peu près tous longtemps devant la porte de l'église pour se rappeler ce qu'ils avaient entendu, et enfin une députation des plus intelligents vint me trouver pour que je les aidasse à dissiper certains doutes. Cette nouvelle conférence dura plus que la première. C'eût été le moment de faire un grand bien à ces chers enfants, qui seraient restés encore probablement plusieurs jours pour nous entendre ; mais je devais partir le lendemain pour le lac la Biche. Ils promirent d'être désormais plus fidèles, me conjurèrent de venir les voir de temps en temps, et partirent vivement impressionnés de la séparation. J'étais pour ma part attendri et satisfait.

C'est en présence de l'ennemi qu'on connaît la valeur du soldat. Jusqu'ici la mission de la Nativité n'avait pas été attaquée par l'hérésie ; durant le cours de l'été, un ministre protestant vint, à notre grande surprise et con-

trairement à notre attente, se fixer tout près de la mission. Pas un sauvage ne daigna le regarder et il ne retira que le mépris et l'ironie de toutes les démarches humiliantes qu'il fit pour les gagner.

Mission de Saint-Charles ou du fort Vermillon. — Avant de quitter ce district, il faut que je vous dise un mot de la fondation de la mission de Saint-Charles, dédiée au patron de notre bien-aimé fondateur et Père. Après avoir visité les quatre missions de la rivière à la Paix, j'avais pu me convaincre que Saint-Charles était tout à la fois le point le plus central, le plus avantageux et fréquenté par le plus grand nombre de sauvages. Durant l'hiver, je pris des arrangements avec le chef du district, qui voulut bien se charger de nous y faire construire une maison et une chapelle, et d'y nourrir le P. TISSIER, que j'avais désigné pour cette mission, jusqu'à ce qu'il pût se suffire à lui-même. Ce Père devait s'y rendre au milieu de l'été, mais ayant été obligé de m'attendre pour le sacre de Mgr CLUT, il n'a pu aller s'y fixer définitivement qu'en automne. Ce n'a pas été sans difficulté qu'il s'y est rendu. Chemin faisant, tout son petit bagage tomba à l'eau et resta deux jours dans la rivière. Tout ce qui n'était pas susceptible de se gâter fut retrouvé; mais les objets d'église, les livres, les papiers, tout fut mis hors de service. Il n'atteignit le but de son voyage que dans le mois d'octobre. Les bonnes dispositions qu'il trouva tant parmi les sauvages que parmi les habitants du fort lui firent bientôt oublier les malheurs du voyage. A son arrivée, on lui fit don d'une belle jument et d'une vache pour son établissement futur, et les serviteurs de la Compagnie firent une petite cotisation qui donna pour résultat 25 livres sterling. Il a de plus l'avantage d'avoir pour bourgeois M. Roderick Ross, un de nos meilleurs amis. J'ai donc tout lieu d'espérer que durant le cours de l'hiver, il aura pu réunir les ma-

tériaux nécessaires pour la construction de sa maison.

J'ai béni Dieu mille fois de m'avoir inspiré la pensée de hâter cet établissement; un peu plus tard toutes ces importantes missions tombaient au pouvoir des hérétiques. Déjà cet hiver le ministre est allé s'installer à la mission de Saint-Henri. J'espère qu'il déguerpira bientôt, parce que Mgr CLUT l'y a suivi et qu'il n'aura, là comme ailleurs, que des déboires.

Mission de Saint-Michel ou du fort Raë. — Pendant que nous opérions à Athabaskaw, nos bons Pères travaillaient ailleurs avec le plus grand zèle. Le R. P. GASCON s'était hâté d'aller faire la guerre au ministre qui s'était abattu sur son troupeau de Saint-Michel. Voici ce que m'écrit ce Père à la date du 26 novembre 1867.

« Au printemps de 1866, chargé par Votre Grandeur de visiter Saint-Michel, je fis mes préparatifs d'avance, afin de pouvoir faire tout pour le mieux. Le 10 avril, je donnai l'accolade fraternelle au R. P. EYNARD et au Fr. HAND, que je laissais à Saint-Joseph, et, joyeux et content, je dirigeai mes pas vers cette mission. Un serviteur de la Compagnie conduisant la marche et un jeune Montagnais ayant soin du bagage, que traînaient quatre robustes chiens, formaient tout mon cortége. Durant ces trois jours de marche, par suite d'une indisposition, je fus tellement fatigué, qu'au dernier campement je faillis m'évanouir. — Le soleil dorait de ses derniers rayons notre modeste chapelle quand j'y arrivai le 13 au soir. Après les fatigues du voyage, cette pauvre maison me semblait un paradis terrestre. M. Jones, commis du fort Raë, me reçut avec la plus grande courtoisie et ne cessa de me traiter avec bonté et déférence aussi longtemps que dura ma visite. Faire l'école en français à quelques enfants métis et le catéchisme à quelques enfants sauvages fut une de mes principales occupations jusqu'au 23 juin, époque de l'ar-

rivée des sauvages. Bien que les Plats-côtés-de-chien, qui visitent cette mission, soient très-nombreux, de 900 à 1000, tous ne se réunissent pas en même temps. J'eus néanmoins fort à faire, car il me fallut tenir tête à 5 ou 600 d'entre eux venus de plusieurs jours de marche. Cette tribu compte quelques jongleurs des deux sexes. Après le libertinage, c'est le plus grand travers de cette nation, qui est douce, religieuse, et donne beaucoup d'espoir pour l'avenir. Le mysticisme est aussi à déplorer. Il y a parmi eux des prêtres et des prêtresses. Un d'eux eut l'ingénieuse pensée de fabriquer des croix et des médailles avec de vieilles plaques de cuivre tirées d'un vieux chaudron et de les distribuer en cérémonie. Une des prêtresses fut appelée par un père insensé auprès de sa fille malade, qui mourut quelques jours après entre les mains de la prêtresse. La piété, la candeur de ces sauvages, leur amour constant et sincère pour notre sainte religion sont vraiment admirables. Ceux qui ont été déjà régénérés dans l'eau sainte du baptême en ont conservé la grâce avec un grand soin; les autres, par leur assiduité à se faire instruire et leurs pressantes sollicitations, prouvent combien est grand le désir qu'ils ont de le recevoir. Le différer, c'est leur causer une très-vive douleur; mais tous n'étaient pas suffisamment instruits. J'eus cependant la consolation d'en admettre 58 au sacrement de régénération, je fis et bénis 16 mariages. Quelque nombreuses que fussent d'ailleurs mes occupations et quoique le local fût mal disposé, j'entendis de 4 à 500 confessions. J'en préparai et j'en admis 8 à la première communion. Quoique nous n'ayons visité cette mission que rarement et peu de temps chaque fois, 691 ont déjà reçu le baptême. Ce qui prouve leur bonne volonté plus que bien d'autres choses, c'est qu'ils ont passé d'un état complet de libertinage à une régularité de mœurs qui étonne. Ainsi sur 112 qui

ont contracté un mariage légitime, 2 seulement sont retournés à leur vomissement.

« Le moment du départ arriva trop tôt pour satisfaire mon désir et le leur ; j'eus la douleur d'en laisser plus de 200 qui n'avaient pu s'approcher du saint tribunal. En résumé, leur assiduité constante à se rendre au son de la clochette à la sainte messe et à tous les autres exercices de la mission m'édifia et me fit éprouver une bien douce consolation.

« J'avais été trop heureux à Saint-Michel, j'y voyais trop de bien à faire pour ne pas désirer d'y retourner le plus tôt possible. Tout en me soumettant de grand cœur à votre décision, qui était que le manque de sujets vous empêchait de faire visiter cette mission au printemps 1867, j'en éprouvai une profonde douleur. Je la dévorais en secret, quand j'appris au commencement de mars que le ministre Bompass, après vingt et un jours de marche à la raquette, était venu s'abattre sur ce cher petit troupeau pour le pervertir. Je n'y tins plus, et présumant votre permission, me confiant à l'archange saint Michel et au saint patriarche Joseph, je chaussai mes raquettes, et suivi du bon Fr. HAND et d'un serviteur de la Compagnie, dès le 8 mars je prenais mon vol vers le lieu du combat.

« Nous arrivions le 12 au soir au fort Raë. L'aimable M. King, nouveau commis du poste, nous reçut avec sa courtoisie ordinaire. Dieu soit béni ! me voilà pour la troisième fois au milieu de nos chers Plats-côtés-de-chien. Cette seule pensée avait déjà dissipé toutes mes fatigues. Notre maison étant occupée pour le moment par un sauvage malade, j'acceptai l'hospitalité chez M. King ; mais dès le lendemain je m'installai chez moi. Ce n'est certes pas un palais, mais bien une pauvre maison exposée à tous les vents et éclairée par trois morceaux de parchemin percés. Le lendemain étant un dimanche, je dressai

un autel et je commencai ma mission. Il n'y avait là pour le moment que deux familles métisses catholiques et sept sauvages. Le bon accueil qu'iis m'avaient fait, le bonheur qu'ils éprouvaient de pouvoir assister au saint sacrifice et leur tendre dévotion me consolaient de leur petit nombre. Après la messe, j'éprouvai un malicieux plaisir, en voyant la déconfiture du ministre. Il était parti depuis huit jours pour faire une visite au fort de la Grosse-Ile et fut très-surpris à son retour de voir la place prise et ses écoles tombées. Comme j'avais cependant bien autre chose à faire qu'à m'occuper de lui, je disposai les choses de manière à pouvoir faire ma mission plus à mon aise et avec le plus de profit possible pour les sauvages. Le lundi, mes compagnons de voyage étant retournés sur leurs pas, j'appropriai ma maison, dont je destinai un tout petit coin à servir de chapelle. J'ornai ce petit sanctuaire d'indienne, de rubans et d'images. J'y plaçai un petit tabernacle, recouvert d'un beau voile de soie. Le tout réuni était loin d'être splendide, mais enfin pouvait passer. Du reste, l'essentiel y était, puisque notre bon et adorable Sauveur ne dédaignait pas d'y demeurer avec nous. C'est là, en effet, que pendant trois mois j'ai eu la consolation de célébrer tous les jours le saint sacrifice de la messe, de réunir tous les soirs les fidèles pour réciter le chapelet et de donner les exercices du mois de Marie. J'avais craint que le local ne fût trop petit; mais comme les sauvages ne venaient que successivement, j'ai pu les voir et les instruire assez à mon aise. J'ignore du reste s'il y a ailleurs une chapelle ou une église où Dieu ait répandu ses grâces avec plus d'abondance. Dans ce tout petit coin, j'ai admis au baptême 40 adultes et 31 enfants; 33 personnes ont fait leur première communion, 150 autres se sont approchées de la sainte table. C'est là encore que j'ai réconcilié bien des pécheurs, puisque j'ai

entendu plus de 600 confessions. J'y réunissais encore tous les jours 80 enfants sauvages pour le catéchisme. J'éprouvais un plaisir et une consolation particulière en tout cela, parce que tout se passait sous l'œil du ministre, laissé dans une entière solitude, tandis qu'il voyait vingt fois par jour, au signal donné, tous les sauvages accourir chez moi. Dieu était vraiment prodigue de ses grâces, et cela parce que ces chers enfants des bois les attiraient par leur soumission et leur ponctualité à se rendre à tous les exercices religieux. Cette mission a presque mis fin au libertinage. Presque tous les dévoyés ont donné des preuves sincères de repentir. Tout est rentré dans l'ordre. Lorsque j'ai quitté la mission, il ne restait plus qu'un sauvage séparé de son épouse. Quand on connaît le terrain, on peut dire que cela tient du prodige. Les jongleurs et les illuminés diminuent aussi. Il en reste cependant encore quelques-uns, mais Dieu semble se plaire à les couvrir de confusion. Un d'entre eux, profitant d'une absence de quatre jours que j'avais faite pour aller visiter des malades, promit guérison et consolation à deux pauvres femmes malades. Elles furent assez faibles pour se laisser persuader. Il y eut séance publique ; le tambour roula pendant la nuit entière ; les cris, les gémissements, se firent entendre, les insufflations suivirent ; mais les malades empirèrent. Des cris d'indignation se firent entendre contre l'imposteur, qui, craignant du reste mon arrivée, eut grand soin de déguerpir. Je pus heureusement recevoir le repentir et les derniers soupirs de ces deux femmes.

« J'avais craint que la présence du ministre ne nuisît à la mission : Dieu a permis qu'elle excitât le zèle de cette tribu, qui, comme vous le savez, nous est entièrement dévouée. Le révérend a eu beau, pour les pervertir, employer toute sorte de moyens, promesses, présents,

flatteries, mensonges, familiarités, instances, etc., tout est resté sans effet. Il est reparti du fort Raë comme il était venu, sans pervertir une seule âme. Je ne résiste pas au désir de vous raconter certains petits faits qui mettent dans leur vrai jour la déconfiture du ministre et le zèle de nos sauvages. Un jour, le susdit révérend, apercevant une loge pleine de sauvages, entre, s'installe de son mieux au milieu d'eux et propose de leur chanter un cantique nouveau. « Chante donc, » lui dirent-ils en riant. Il commença; comme Dieu ne l'a pas doué d'un organe souple et sonore, mais d'une voix grêle et nasillarde, les sauvages ne pouvaient s'empêcher de rire. « Chante donc plus fort, lui disait un plaisant; on ne t'entend pas. » Le pauvre homme s'escrimait à élever le ton, et on lui répétait toujours: « Chante donc plus fort, ce n'est pas ainsi que chan« tent nos Pères. » Enfin, pour en finir, ils se mirent à battre du tambour, à frapper dans leurs mains et à entonner des chants sauvages. Il lui fallut déguerpir et dévorer en secret l'affront et le déplaisir de sa défaite. Une autre fois, peu de jours avant mon arrivee, un de nos chrétiens tomba dangereusement malade; on l'avait mis dans notre maison. Le ministre, connaissant son état, s'empresse de venir le visiter. Il l'exhorte à embrasser sa doctrine. Le sauvage, réunissant le peu de forces qui lui restent, le regarde avec dédain et lui dit: « *Ekoutta* (c'en est assez), laisse-moi tran« quille. » Le ministre insiste; le malade exprime de nouveau sa répugnance par un *non* catégorique et se recouvre. Le ministre ne se décourage pas, il revient à la charge. Le pauvre malade indigné fait un suprême effort, lui impose silence une dernière fois, se recouvre et expire. Son dernier souffle et sa dernière parole ont redit encore son amour pour notre sainte religion et sa haine pour l'hérésie. — Un certain jour où ma maison était pleine de sauvages, un de nos meilleurs chrétiens se présente tenant

un mouchoir de soie à la main : « Que vais-je faire, me « dit-il, de ce mouchoir ? Le ministre est entré dans ma « tente, s'est mis à parler contre la sainte Vierge, notre « mère ; j'en ai été indigné, j'ai pris hautement la défense « de la mère de notre Seigneur et j'ai fini par me fâcher « tout rouge contre lui. Il était mécontent et je l'étais « plus que lui ; pour me calmer il m'a donné ce mouchoir. « Que dois-je en faire ? —Voilà un grand feu dans la che- « minée, lui dis-je, jette-le dedans. » Aussitôt dit, aussitôt fait. Tandis que le mouchoir devenait la proie des flammes, toute la compagnie se réjouissait aux dépens du ministre. — Un de nos plus anciens chrétiens, arrivant malade, fut déposé par son fils à un coin de la cuisine. Aussitôt que le révérend le vit, il s'approcha de lui, l'exhortant à secouer le joug du papisme. Or, comme le vieillard est un peu sourd et que le ministre parle mal, il semblait l'écouter, croyant que c'était le prêtre qui lui parlait. Au son de la clochette, tous les sauvages se rendent chez moi. Le fils de ce vieillard, enfant de douze ans, souffrait avec peine que son père écoutât le ministre : « Ne sais-tu pas, lui dit-il, que celui qui te parle est le « ministre anglais ? Déjà la clochette est sonnée, partons. » A l'instant, le vieillard, entendant le nom du ministre, se saisit de ses béquilles et vient me trouver encore tout étonné de sa méprise. Le révérend déconcerté s'écrie avec un douloureux soupir : « Je prêche la parole de Dieu comme « le prêtre et personne ne vient à moi. » — Un sauvage assez mal famé et polygame se trouve par hasard sur son chemin, il s'approche de lui et lui dit : « J'ai appris que « le Père ne veut pas prier pour toi; viens chez moi, je te « recevrai à ma prière et je te donnerai de plus une « belle casquette. » Le sauvage lui répondit : « Ma mau- « vaise vie pourrait en effet me faire chasser loin du « prêtre, ce qui n'a pas encore eu lieu ; mais serais-je

« de fait excommunié que je ne voudrais pas de ta reli-
« gion. Quant à la casquette, garde-là pour un meilleur
« usage; si j'en ai besoin, j'en achèterai une. » — On peut donc dire que Dieu a donné sa sagesse aux enfants pour vaincre l'erreur.

« Quoique je fusse très-occupé à la mission, je dus cependant quelquefois la quitter pour aller porter les secours de la religion aux malades éloignés. Une fois entre autres, j'allai en visiter quatre assez loin du fort. Il me fallut marcher deux jours par des chemins affreux. J'étais bien fatigué, mais je fus bien payé de mes fatigues. Je pus pendant mes deux jours de halte non-seulement administrer deux malades à l'extrémité, mais encore entendre vingt-trois confessions, faire un mariage et baptiser un adulte.

« Le jour du départ mit le comble à ma consolation; au signal donné quatre cents sauvages vinrent me saluer en me touchant la main, tandis que pas un ne voulut s'approcher du ministre. J'attribue le succès prodigieux qu'a eu cette mission à l'intercession puissante de notre Mère immaculée, que ces pauvres sauvages aiment tant et qu'ils prient avec tant de dévotion. On voit bien que le bras de Dieu ne s'est point raccourci ; il fait aujourd'hui pour les âmes bien disposées ce qu'il a fait toujours, il se montre prodigue de ses dons. Je fis route avec le ministre. Enfin le 26 juillet j'avais le plaisir de faire connaissance avec le bon P. TISSIER, dirigeant d'après vos ordres, par intérim, la mission de Saint-Joseph. On est étonné de voir que la mission de Saint-Joseph, après les ravages de la maladie, les désertions nombreuses du côté des missions de Saint-Henri, de Saint-Isidore ou de la Nativité, compte encore quatre cent quarante âmes. Vous savez déjà que les sauvages de cette mission, bien qu'ils ne soient pas tous très-bons, sont en général très-attachés

à la religion. Ils se confessent tous les ans, et le plus grand nombre communie. Quoique le P. Tissier ne les comprît pas parfaitement, il y eut une communion de soixante et dix personnes pendant son séjour en cette mission. C'était la majeure partie; mais tous les sauvages n'étaient pas réunis. Nous comptons ici de cent vingt à cent trente communiants. Il m'est impossible de vous donner plus de détails sur une mission que je n'ai pas faite. Voilà, Monseigneur et bien-aimé Père, non pas tout, mais la partie principale de ce qu'il a plu à Dieu d'opérer par mon ministère. »

Mission de la Providence. — Le R. P. Eynard se rendit à la mission de la Providence avec bien des difficultés : obligé de traverser le grand lac au moment du dégel, il avait souvent de l'eau jusqu'aux genoux et il trébucha plus d'une fois sur des amas de glaces, que sa vue courte ne lui permettait pas d'apercevoir à temps pour les éviter. Arrivé ici, il voulut courir deux lièvres à la fois et les manqua tous les deux, c'est-à-dire qu'il ne vit presque pas les sauvages d'ici et qu'il n'arriva à la mission du Sacré-Cœur de Marie qu'au moment du départ des sauvages, et encore, paraît-il, il les trouva assez mal disposés. Il fit pourtant quelques baptêmes et consolida quelques vieux ménages.

Missions du Sacré-Cœur de Jésus et de Saint-Raphaël. — Comme je n'ai pas pu jusqu'ici vous donner des détails assez complets sur les travaux du R. P. Grouard, je l'ai obligé à parler, ou plutôt à écrire, et il m'a adressé la lettre suivante en date du 8 mars 1868 :

« Monseigneur et très-cher Père, voici enfin le rapport que j'aurais dû adresser à Votre Grandeur depuis si longtemps. Il contient les détails qui me paraissent les plus intéressants sur les missions du Sacré-Cœur de Jésus et de Saint-Raphaël durant les années 1866-67.

« Le 12 mars 1866, ayant reçu les ordres de Votre

Grandeur, je partis avec la Violette pour la mission de Saint-Raphaël (fort du Liard), dans le dessein d'y construire une petite maison afin de pouvoir y réunir les sauvages et leur donner plus facilement les exercices et l'instruction dont ils ont tant besoin. Nous arrivâmes le 17 au fort Simpson et nous y prîmes trois jours de repos. Prêcher aux catholiques du fort, les confesser, voir les quelques sauvages d'alentour et les affermir dans la foi contre les séductions du ministre protestant de l'endroit, telles furent nos occupations. J'eus même la consolation de baptiser, durant mon passage à ce poste, un jeune Indien sérieusement malade, auquel le prédicant anglais n'avait ménagé ni ses médecines ni ses sophismes, mais en pure perte.

« Repartis du fort Simpson, nous arrivâmes le 25 au fort de Liard. Immédiatement on se mit à l'œuvre pour équarrir le bois nécessaire à notre construction, et moyennant l'aide de quelques hommes de la Compagnie, notre maison fut debout le 12 avril.

« Quelques sauvages vinrent isolément au fort durant tout le mois d'avril et s'en retournèrent presque aussitôt. Ils annoncèrent quelques nouvelles terribles. L'épidémie de l'automne précédent, qui avait causé tant de ravages au fort Simpson, s'était étendue jusqu'aux Esclaves de la rivière des Liards et les avait sérieusement décimés. La main de Dieu s'était fait sentir là plus visiblement qu'ailleurs dans le choix des victimes : quatre des plus fameux jongleurs du pays furent enlevés par le fléau et dans des circonstances qui ne permettent guère de douter de l'intervention particulière de la Providence. Un entre autres, nommé Papy, que l'on regardait comme une espèce de Dieu, fut atteint de la maladie au retour de la chasse, où il avait réussi. Il se promettait de la joie et annonçait qu'il guérirait ses parents, quand tout à coup il se sentit lui-

même frappé à mort, et le troisième jour il expirait dans les convulsions de la rage et du désespoir. Épouvantés de voir leur grand médecin mourir si misérablement, les sauvages levèrent le camp et s'enfuirent sans jeter même une branche sur le cadavre du malheureux Papy, que des chiens dévorèrent presque en entier. Ce fait et d'autres de ce genre, que tout le monde regardait comme une punition exemplaire de Dieu, me servirent beaucoup pour convaincre ces pauvres gens de la vanité de leurs pratiques superstitieuses et les disposer à se soumettre aux saintes observances de la religion . . . .

« Au commencement de mai les sauvages arrivèrent avec leurs familles. Les instructions régulières commencèrent et j'eus la consolation de trouver plus de docilité dans mes auditeurs. Les motifs d'être plus sérieux ne leur manquaient pas non plus. En se réunissant après un hiver d'isolement, ils s'aperçurent des vides nombreux que la mort avait faits dans leurs rangs. Ceux surtout qui étaient le principal obstacle à la conversion des Esclaves par leur autorité et leur puissance supposée avaient disparu. La leçon ne devait pas être perdue, et plusieurs qui jusqu'alors s'étaient tenus dans une certaine réserve, ou plutôt dans une sorte de défiance à l'égard de la religion, demandaient ouvertement le baptême.

« Déjà satisfait de ces bonnes dispositions des Esclaves, je fus encore plus heureux à l'arrivée des gens de la montagne. Plusieurs chasseurs de cette tribu étaient venus au fort et, s'en retournant chez eux, avaient porté la nouvelle de l'arrivée du Père. La plupart d'entre eux n'avaient pas encore vu de prêtre, parce que toutes les visites précédentes faites à ce fort étant passagères, ils s'étaient toujours trouvés éloignés au milieu de leurs montagnes. Ce printemps, apprenant que j'étais au poste et pour plusieurs semaines, il se fit comme un ébranlement général

et bientôt une troupe nombreuse débarqua sur la côte et vint en file me toucher la main. Tout dans ma personne était pour eux un objet de curiosité, plusieurs me prenaient pour le Fils de Dieu. Je les désabusai assez facilement de cette erreur et commençai à leur enseigner le catéchisme et les prières. Ce n'était pas chose facile, parce que leur langue diffère considérablement du montagnais. Cependant ils s'y mirent avec tant de bonne volonté que cette difficulté ne les arrêta pas longtemps. Pour les aider à apprendre plus facilement les prières, je les avais écrites en une sorte de gros caractères hiéroglyphiques. Mais mon papier ne put résister longtemps à l'usage qu'ils en faisaient, et bientôt je les vis m'apporter l'un après l'autre un morceau de parchemin, en me demandant d'y écrire des prières.

« Une fois munis de ces feuilles solides, ils ne les quittaient plus. Jamais je n'avais vu d'écoliers si studieux. En sortant de la maison où je leur donnais les leçons, vous les eussiez vus s'asseoir à la porte ou sur un tas de bois voisin et répéter entre eux ce qu'ils avaient retenu. C'était pour eux manger et boire, que d'apprendre les prières, et la plupart ayant déjà épuisé les provisions qu'ils avaient apportées, continuaient cependant, malgré l'aiguillon de la faim qui les pressait de s'éloigner, de rester auprès du Père pour s'instruire. Ils auraient voulu tous être baptisés, mais je ne pus accorder cette faveur qu'à un certain nombre des plus instruits, renvoyant les autres au printemps prochain. Une vieille surtout se fit remarquer par son zèle et sa ferveur. Elle ne manquait aucune leçon et quoique la nouveauté de la chose, le défaut d'exercice et l'affaiblissement de sa mémoire fussent de sérieux obstacles à ses progrès, elle fit tant, qu'à la fin elle devint une des plus savantes. Son désir de bien faire était aussi très-grand. — J'avais entrepris de confesser

ces pauvres gens pour leur apprendre à s'acquitter de leurs devoirs quand ils seraient baptisés ; ma vieille sauvagesse se garda bien de s'abstenir, et à chaque réflexion que je lui faisais pour lui faire distinguer le bien du mal et l'exhorter à vivre saintement, elle ne savait comment me témoigner sa reconnaissance, s'exclamant mainte fois : « Oh ! merci, mon Père. » Bien entendu, je ne la laissai pas partir sans baptême. Incapable de maîtriser son émotion et les sentiments qui se pressaient dans son cœur, elle leur donna libre cours dans un discours des plus pathétiques, que je fus obligé d'interrompre. — Assurément Notre-Seigneur lui aurait dit : « O femme, ta foi est « grande, » et elle lui aurait répondu : « Je vous remer« cie, mon Père, de ce qu'il vous a plu de cacher ces « choses aux grands et aux sages et de les révéler aux « petits. »

« L'enthousiasme des Tsékéné fut imité, mais de loin seulement, par les Esclaves, et encore y eut-il des exceptions qui diminueront, j'espère, avec le temps. En résumé j'ai été on ne peut plus satisfait des dispositions de ces sauvages. A Dieu seul sans doute revient toute la gloire des bons résultats que sa grâce toute-puissante a opérés dans leurs cœurs. Je n'eus qu'une semaine à passer au Sacré-Cœur de Jésus, où je trouvai les sauvages encore effrayés de la maladie qui les avait frappés l'automne d'auparavant, et tous consternés de voir qu'un si grand nombre des leurs manquaient au rendez-vous ordinaire. En effet, plus de soixante-dix avaient été rayés du nombre des vivants. Parmi eux j'eus à regretter un bon nombre de nos meilleurs chrétiens. Confirmer les catholiques dans la foi et entendre leurs confessions, essayer par mes discours de dissiper l'indifférence de plusieurs, qui, quoique dégoûtés du protestantisme et convaincus de la vérité de notre sainte religion, n'ont cependant pas encore le cou-

rage de l'embrasser définitivement, éclairer quelques sauvages protestants de nom, mais que la confiance dans le prêtre catholique amenait près de moi, tel fut mon travail pendant mon court séjour à ce poste.—Quand j'y retournai en automne avec les berges du portage, je fus un peu surpris de trouver en débarquant les trois ministres, qui venaient en corps et fiers de leur nombre rendre leurs civilités aux officiers de la Compagnie et aux passagers. Une certaine crainte s'empara de moi et je frissonnai comme si j'avais eu froid. Il me semblait être pris en queue, en flanc et de front ; je ne savais que devenir. *Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût :* je me décidai en conséquence à mourir s'il le fallait sur le champ de bataille, plutôt que de laisser un seul de nos pauvres Esclaves quitter le bercail et périr sous les griffes des loups ravisseurs. Heureusement, le bon Dieu qui voyait ma faiblesse et le danger pressant, fortifia les cœurs de nos chrétiens contre les séductions de l'erreur; et les ministres ne gagnèrent rien. Quant aux Esclaves du fort Simpson, je n'en vis qu'un tout petit nombre, la plupart d'entre eux étaient restés dans leurs camps, craignant que les voyageurs n'amenassent une nouvelle maladie.

« A Saint-Raphaël, où je montai avec la berge, bien des sauvages étaient réunis. La création d'un nouveau poste pour la traite des fourrures dans le voisinage de leurs terres avait mis la division parmi eux. Ma présence ne fut cependant pas inutile : quatre enfants de la tribu des Nahonés reçurent le saint baptême, un mariage de jeunes Esclaves chrétiens fut célébré, enfin un vieux ménage en désaccord put jouir de nouveau des douceurs de la paix.

« Au mois de mars 1867, après avoir éprouvé les fatigues inséparables d'un voyage à la raquette, j'arrivais quelques jours avant la fête de Pâques à Saint-Raphaël,

assez à temps pour préparer les catholiques du fort à célébrer cette grande fête.

« Quelques sauvages ne tardèrent pas à venir et répandirent la nouvelle de mon arrivée. Il y eut le même empressement que le printemps dernier à venir me trouver; le nombre des chrétiens Esclaves s'augmenta d'une quinzaine de néophytes, et j'eus la consolation de trouver les gens de la montagne persévérant dans leurs bonnes dispositions. Je fis en résumé une quarantaine de baptêmes à ce poste. Plusieurs nouveaux sauvages se présentèrent à moi, et Dieu sait s'ils avaient besoin d'entendre la bonne nouvelle ! Aussi était-ce évidemment la grâce qui me les amenait, car entrant dans la maison où je logeais, après m'avoir touché la main, ils n'avaient rien de plus pressé que de me dire: « Je veux me confesser. » Ils savaient par oui-dire qu'on se confessait au prêtre. Ai-je besoin de dire qu'ils ne connaissaient pas les formules ? Aussi s'adressaient-ils sans respect humain à la vieille femme de l'interprète du fort, chez qui je demeurais : « Dis donc au « Père que j'ai fait telle et telle chose. » Plusieurs, désireux de se décharger la conscience au plus vite, faisaient entendre ces étranges paroles : « Dis donc au Père que « j'ai mangé tant de personnes. » Et cela en public. L'interprète leur disait en vain que ce n'était pas à elle qu'il fallait raconter ces choses-là, mais au prêtre, et encore à voix basse : rien ne les arrêtait. — Quant aux accusations de ces sauvages, elles font assez connaître l'état affreux d'où nous sommes appelés à les tirer, et afin, Monseigneur, que vous jugiez mieux de la profonde dégradation de ces êtres sous l'esclavage du démon, laissez-moi vous raconter un fait arrivé récemment dans une partie de la tribu des gens de la montagne.

« L'hiver dernier, une malheureuse femme avait quitté son mari, de qui elle avait cependant trois enfants, pour

en suivre un autre. Le mari, croyant que les parents de sa femme lui avaient conseillé de le laisser, résolut de s'en venger. Dès la nuit suivante, il tua son beau-père, sa belle-mère et ses deux beaux-frères. Sa mort arrêta ces meurtres qu'il voulait encore multiplier. Le coupable étant puni comme il le méritait, l'affaire pouvait en rester là ; mais la malheureuse femme, cause première de tant de crimes, voulut couronner ces scènes barbares par un drame des plus horribles. Des trois enfants qu'elle avait, le plus jeune était une petite fille d'environ quinze mois. Ce fut sur elle qu'elle résolut d'exercer sa vengeance. — « Penses-tu, dit-elle à son innocente victime, penses-« tu que je prendrai soin de toi après que ton père a tué « mes parents ? » Et la misérable, oubliant que la pauvre petite était le fruit de ses entrailles, lui passa un lacet au cou et l'étrangla de sa propre main. — Cette méchante femme vint aussi me trouver au printemps. Elle avoua son crime ; mon indignation était grande, surtout en voyant le calme insouciant de la coupable. J'épuisai toutes les ressources de mon esprit pour lui faire comprendre la grandeur de son crime. Elle paraissait étonnée de m'entendre parler avec tant d'animation. Il m'arriva dans la chaleur du discours d'employer le mot « netchuen », qui signifie « ton garçon », au lieu de « net^e^ne », qui signifie « ta fille ». Saisissant ma méprise, elle se récria aussitôt : « Ce n'est point un garçon que j'ai « tué, ce n'est qu'une fille ! » Je ne pouvais plus contenir mon indignation, et ne sachant quel moyen employer pour faire sentir à cet être dégradé combien sa conduite était exécrable aux yeux de Dieu et des hommes, je sortis une de ces grossières images où le diable est représenté entraînant avec une chaîne de fer un pécheur en enfer. L'application était facile à faire et je dis à la malheureuse qu'elle méritait que le démon l'étranglât, comme elle

avait étranglé son enfant, et l'entraînât dans les flammes éternelles. A la vue du démon, de ses affreuses grimaces, des flammes qui l'environnaient, la coupable pâlit et poussa un cri d'effroi en détournant les yeux. « Oh ! « dit-elle en suppliant, ne me laisse pas entraîner dans « ce feu ! » Je ne désirais pas mieux et lui appris que Dieu pardonnait aux pécheurs repentants, que l'eau sainte du baptême effaçait les crimes, mais qu'il fallait faire pénitence et prier beaucoup. Elle promit tout et j'espère qu'elle deviendra une bonne chrétienne.

« Ces quelques détails vous font connaître un peu l'état où le démon retenait ces pauvres gens de la montagne. Voici un fait d'un autre genre qui suffira pour montrer les changements que Dieu a déjà opérés dans cette peuplade. Quelques chasseurs m'apprirent qu'une femme était très-malade à trois ou quatre jours de marche dans les montagnes, je les exhortai à l'amener au fort, s'il y avait moyen, afin que je pusse l'instruire plus à loisir avant de la baptiser, résolu d'ailleurs d'aller la visiter, s'ils revenaient sans elle. C'était beaucoup demander. Aussi ne fus-je pas peu surpris en voyant une semaine après arriver une troupe au milieu de laquelle deux hommes portaient la malade sur un brancard. Ils venaient de trois ou quatre jours de marche, avaient dû franchir des montagnes encore couvertes de neige, traverser des vallées que le printemps avait changées en torrents, se glisser entre les broussailles et les arbres des forêts, chargés d'un fardeau que deux ou trois ans plus tôt ils auraient abandonné sans y faire attention. Notre-Seigneur, qui a loué la foi de ces hommes qui introduisirent en sa présence un paralytique, en découvrant le toit de la maison où il enseignait, ne dut-il pas contempler avec amour la foi simple et naïve de ces nouveaux chrétiens qui n'avaient cependant point été témoins de ses mi-

racles; mais qui avaient cru sans détour à la parole du dernier de ses Missionnaires?

« Le jour du départ arriva trop tôt à mon gré et à celui de ces pauvres enfants des bois. Ils auraient voulu à toute force garder le Missionnaire au milieu d'eux et lui reprochaient de les abandonner sitôt; mais je n'y pouvais rien.

« Descendu à la mission du Sacré-Cœur de Jésus plus tard qu'il n'aurait fallu pour y voir tous les sauvages, je me hâtai de réunir mon petit troupeau. Quelque temps avant mon arrivée, le ministre protestant avait ouvert au public un joli temple neuf, orné de peintures et de vitraux. Il espérait à ce coup gagner tous les Indiens et faire triompher le protestantisme. Tout d'abord nos sauvages se rendirent en foule au temple et se pâmèrent d'admiration à la vue des décorations et des richesses que le révérend y avait étalées. Le dimanche qui suivit mon arrivée, je fis sonner ma clochette dans le camp pour appeler à la messe. Je n'osais compter sur une nombreuse assistance, aussi je fus heureusement surpris de voir tout le monde se réunir dans ma pauvre salle délabrée, et m'assurer, après la messe et l'instruction où j'avais reproché aux sauvages de s'être rendus les dimanches précédents aux offices du ministre, qu'ils n'y étaient allés que pour voir le temple et nullement pour prendre part aux prières des hérétiques. Ceux que le bon Dieu garde sont bien gardés.

« L'automne suivant, le révérend, confus de se voir délaissé dans son beau temple, résolut de faire une campagne et de semer la zizanie dans notre mission de Saint-Raphaël. Là encore, Dieu merci, il échoua complétement. Tout ce qu'il fit se réduisit à donner deux images à deux vieux sauvages, qui vinrent me les montrer. Je leur expliquai le but du ministre, qui était de se les attacher par

ce moyen. « Oh ! si c'est le cas, dirent-ils, nous ne voulons plus de ses images. Nous ne les avions prises qu'à cause de leurs vives couleurs. » Et ils les brûlèrent, en me disant : « Toi seul tu seras toujours notre Père. » Le prédicant, voyant qu'il n'avançait à rien, voulut me chercher querelle, et bientôt toutes les vieilles et mesquines objections des protestants contre les catholiques défilèrent devant moi comme une armée de boiteux et de perclus que de nombreux et solides arguments ont mille fois mis en déroute. Je ne vous détaillerai point toutes nos discussions, où je pus vaincre aisément et sans beaucoup de gloire, car mon antagoniste n'était pas un hercule. Permettez-moi cependant de m'arrêter sur un point où le ministre fut bien moins avisé qu'il ne pensait.

« Cette question où il se vit confondu fut celle de l'invocation des saints et surtout de la sainte Vierge. Pour se rendre compte de la confusion du révérend, il faut savoir que quelques jours auparavant il m'avait raconté un fait merveilleux, un vrai miracle dû à ses prières. « L'été dernier, me disait-il, en remontant le fleuve Mackenzie dans la berge du lac d'Ours, nous n'étions pas favorisés par le temps. Une forte chaleur nous accablait, pas la moindre brise pour nous rafraîchir. Les sauvages rameurs, fatigués outre mesure, me demandèrent un soir de prier pour eux afin d'obtenir un vent favorable. Je me mis en prières et le lendemain nous eûmes un fort vent arrière, qui dura un jour et demi et nous amena près du but de notre voyage. » — Ainsi avait parlé le ministre et j'avais crié au miracle; or, pour en revenir à notre discussion, le révérend trouvait beaucoup à redire à nos pratiques soi-disant superstitieuses et idolâtriques, et surtout aux prières adressées, à la sainte Vierge. Je le laissai déblatérer à son aise, et quand il eut fini je lui dis pour toute réponse : « Monsieur,

« vous me racontiez l'autre jour une espèce de miracle « que vous aviez opéré l'été dernier. Or, si vous, qui n'êtes « qu'un simple mortel et un pécheur comme moi, avez pu « tant faire par vos prières, comment n'avoir pas confiance « dans les prières de la sainte Vierge, mère de notre Sei- « gneur et la plus pure des créatures ? » — Le pauvre homme se trouva coi et me quitta sans proférer une parole. — Vous avez, Monseigneur, en ces quelques pages, non pas tout, mais le plus intéressant de ce que j'aurais pu dire. Je termine ici un rapport déjà un peu long, etc., etc. »

Mission de Notre-Dame de Bonne-Espérance ou Good-Hope. — Nos Pères de Good-Hope ont beaucoup travaillé. Je me demande avec étonnement comment ils ont pu soutenir tant de fatigues, attendu qu'ils sont loin de jouir l'un et l'autre d'une santé florissante.

Au mois de septembre 1866, nous trouvons le bon Père Petitot, de retour de Sainte-Thérèse, donnant la mission à Good-Hope, où les sauvages étaient mieux disposés que jamais. Voici ce qu'il m'en dit : « Les sauvages, touchés de la grâce, y ont manifesté des dispositions excellentes ; il y a des coups de grâce merveilleux, de véritables miracles, dont malheureusement je ne puis rien vous dire, vu la presse où je me trouve. Nous avons donc eu égard à ces bonnes dispositions, en sorte que j'ai baptisé trente-trois adultes et fait dix-neuf mariages. » De son côté, le P. Séguin écrit à la même date : « Je vous dirai en commençant que je n'avais jamais vu nos sauvages si bien disposés. La mission n'a pas été bien longue, mais ils ont été d'une régularité parfaite. Rien n'était capable de les arrêter : la pluie, le mauvais temps, la maladie, la distance, tout cela n'était rien pour eux. Quand une raison majeure les avait empêchés d'assister à la prière à l'heure de l'exercice, ils venaient chercher leur nourriture spirituelle à un autre moment, parfois jusqu'à des heures

bien avancées de la nuit. Après tout ce qui s'est passé, et les difficultés sans nombre que nous avons éprouvées à les soumettre au joug de la religion, ou même simplement pour les tirer de la barbarie, nous pouvons dire sans hésiter : Le doigt de Dieu est là. Nous ne pouvions pas ne pas profiter de ces bonnes dispositions, aussi nous en avons baptisé un grand nombre. Si nous nous étions rendus à leurs vœux, nous les aurions tous baptisés, car les demandes étaient vives et pressantes. Si ces mêmes bonnes dispositions continuent, je me propose de faire rafle au printemps. » — Tant il est vrai qu'il ne faut jamais désespérer de la grâce de Dieu ! Il y a à peine deux ans que nous avions encore affaire à des cannibales se dévorant à belles dents ; nous voyions des mères dénaturées tuant ou abandonnant dans la neige le fruit nouvellement sorti de leurs entrailles. *Quam bonus Israël Deus !*

Pendant l'automne qui suivit cette mission, le P. PETITOT, quoique indisposé, fut presque constamment sur ses raquettes pour visiter des malades, administrer des moribonds (1).

Mission des Esquimaux. — Depuis que le fort Anderson avait été abandonné, et partant la mission de Saint-François-Xavier, il n'avait plus été possible à nos Pères de Good-Hope de visiter les Esquimaux. C'était une peine pour nous tous. Comme cependant on disait que ces sauvages irrités avaient juré de mettre à mort tous les Européens qui paraîtraient chez eux, j'avais jugé convenable d'attendre un peu avant de faire de nouvelles tentatives. Le P. SÉGUIN les a suivis quelque temps l'été passé et a été assez heureux pour constater que l'heure de la grâce

1 Nous supprimons ici le compte rendu des missions données à Sainte-Thérèse, au lac d'Ours, par le R. P. PETITOT; ce Père nous en ayant déjà entretenu d'une manière très-détaillée, dans plusieurs de ses lettres

avait enfin sonné pour eux. Si la santé du P. Petitot se refait un peu, il ira l'été prochain dresser sa tente sur les bords de la mer Glaciale. Nous voilà donc *ad fines terræ*. Le P. Séguin a peu fait, parce qu'il n'avait point d'interprète et parce qu'il n'est pas resté assez longtemps. Il a été cependant de leur part l'objet d'attentions et de civilités auxquelles on n'est point accoutumé ici. Voici ce que ce Père m'écrivait en date du 3 août 1867 :

« Monseigneur et bien cher Père, le lendemain du départ des berges, je partais moi-même pour aller visiter la mission du saint nom de Marie (Peel's river). Les Loucheux m'attendaient depuis plusieurs jours à la petite rivière Rouge. Je ne fis que leur toucher la main et je partis le même jour avec ceux qui se rendaient au fort. Comme j'avais dessein d'aller chez les Esquimaux, je laissai ma chapelle et n'emportai avec moi que l'indispensable. Il était certain du reste, disait-on, que les Esquimaux nous attaqueraient à l'entrée de Peel's river et nous feraient payer cher la mort de leurs frères au fort Anderson. Notre flottille se composait de vingt-deux canots et nous avions environ quarante guerriers bien résolus de mettre leur vie à un haut prix. Arrivés à l'embouchure de la redoutable rivière, au lieu de trouver tous les Esquimaux, nous n'en trouvâmes qu'une loge. Les autres étaient au fort depuis déjà plusieurs jours. Nous passâmes outre sans coup férir et nous arrivâmes au fort le dimanche matin. Là, je trouvai réunis un grand nombre de Loucheux et d'Esquimaux. Voyant que ces derniers étaient bien disposés, je fis demander au chef s'il désirait que j'allasse résider chez eux. Il me répondit par des *matchi*, *matchi* (merci), puis me fit un long discours pour me prouver combien il en serait heureux. C'est le même sauvage qui m'avait demandé l'année dernière, m'offrant pour salaire trois renards noirs. Je lui

avais refusé deux fois. Il me dit que c'était pour cette raison qu'il ne m'avait pas demandé de nouveau; mais qu'au fait il était fort content de me voir. Trouvant mon homme bien disposé, je mis pour conditions : 1° qu'on ne me volerait rien ; 2° qu'on me nourrirait gratuitement avec mes deux hommes ; 3° qu'on me donnerait des provisions pour revenir. « Tout ce qui est aux Esquimaux « t'appartient, dit-il ; ils se donnent tous à toi, tu feras ce « que tu voudras. » Plaise à Dieu que les effets suivent les paroles, pensai-je, car nos gens sont connus. « Je suis, « continua-t-il, décidé à rester ici encore deux jours ; nous « partirons ensemble et tout ira bien. » Dès le lendemain mon petit vieux partait sans m'avertir. Je doutais de sa bonne foi ; je fus bien vite désabusé, car étant parti moi-même, je rencontrai aussitôt l'écuyer de *Levikane* (c'est le nom du chef), qui m'annonça que le chef m'avait confié à ses soins. Cette garde d'honneur s'appelait *Nakoyok* ou « le bon ». Me confiant donc à sa bonté, je me mis en route ayant pour escorte cinq hommes et huit femmes conduisant deux pirogues A la nuit tombante, je fus invité à faire halte sur les rives de Peels'-river. Comme cependant on m'avait dit que *Levikane* m'attendait au confluent de la rivière, je voulus pousser jusque-là. Vain espoir ! je n'y trouvai ni *Levikane* ni sa suite. Nous fîmes halte pour passer la nuit et nous attendîmes le lendemain nos compagnons de route. Comme la première journée les Esquimaux m'avaient demandé tout ce qu'ils voyaient dans mon canot, je pris la sage précaution de tout cacher avant leur arrivée. Nous partîmes de grand matin, et après une marche forcée qui dura deux jours et une nuit, nous arrivâmes en face du camp des Esquimaux qui n'étaient pas venus au fort. *Nakoyok*, mon sage mentor, me conseilla de mettre tout mon bagage dans sa pirogue, pour le préserver d'un pillage inévitable. Je crus, peut-

être à tort, qu'il me donnait un conseil par trop intéressé, en sorte que je ne me pressai pas de me rendre à son invitation. Nous approchions cependant et il ne cessait de me dire : *Kété, Kété* (vite, vite). Déjà les Esquimaux, poussant des cris, arrivaient à mon canot, ayant leurs énormes couteaux pendus à la ceinture comme pour nous égorger, et de l'eau jusqu'aux aisselles. — Ils se postent autour de nous, prennent mon canot sur leurs épaules et veulent l'emporter sur le rivage. Mon mentor crie, tempête, retient le canot de toutes ses forces contre sa pirogue, tandis que sa femme et ses enfants prennent tout mon bagage et le cachent dans leur berge. Assis tranquillement dans mon canot, je contemplais cette scène burlesque, cherchant à deviner dans ces figures plus ou moins farouches ce qu'ils prétendaient faire de ma personne. Je me levai enfin debout dans mon canot et leur criai avec ma voix des dimanches : *Anakrana !* (arrêtez, arrêtez) et aussitôt de crier tous à la fois : *Anakrana ! Anakrana !* Je sortis à l'instant une torquette de tabac que je leur distribuai, et tandis qu'ils tendaient les mains pour le recevoir, mes compagnons faisaient main basse sur le bagage qui restait dans mon canot. Cette opération terminée, j'entrai avec mes hommes dans la pirogue du gardien et leur laissai entre les mains mon canot vide, qu'ils portèrent sur la rive. Je débarquai et aussitôt eut lieu la cérémonie de l'attouchement des mains, comme entre vieux amis.

« Pendant qu'on prépare la loge, on fait cercle autour de moi, et chacun de venir me toucher pour voir, je suppose, si j'étais un être mortel comme eux. Les hommes et les femmes, tous s'en frappaient les cuisses d'étonnement. Après être resté debout quelques instants, l'un d'eux va me chercher une grosse pièce de bois pour me faire asseoir, un autre apporte deux couvertures de caribou

qu'il place l'une sur le bois et l'autre sous mes pieds. Chacun alors hache son tabac et on fume une pipe. Ma croix attira vivement leur attention, ils ignoraient, bien entendu, ce que c'était. *Nakoyok* se chargea de le leur dire, quoiqu'il ne fût pas, je suppose, beaucoup plus instruit que les autres. Il la prit dans ses mains, lui fit une assez longue prière, après laquelle il en donna l'explication. Que dit-il? je n'en sais rien. — Mais ce que je sais, c'est qu'aussitôt qu'il eut fini de parler, les malades s'approchèrent de moi, prirent ma croix chacun à leur tour lui faisant une assez longue prière, lui demandant, je suppose, leur guérison. Si mes vêtements avaient eu la vertu qu'avaient ceux de saint Paul, j'aurais fait bien des miracles, car chaque jour on venait chercher ma couverte pour prendre un somme ou pour s'en couvrir quelques instants. Levikane et sa suite n'arrivèrent que quatre jours après nous. Il y avait là vingt et une loges contenant de douze à quinze personnes chacune, soit environ deux cent cinquante-deux personnes. Si j'avais eu le don des langues, avec quel bonheur je leur aurais prêché la bonne nouvelle! Chaque jour ils m'apportaient du poisson frais pour moi et mes jeunes gens. Sur le point de partir pour la mer, ils donnèrent également un gros ballot de poisson sec pour nos provisions de voyage, le tout sans demander aucun payement. Partout et toujours quand ils faisaient la chasse j'avais ma part gratis. Voyant de si bonnes dispositions et pressé par eux tous, j'aurais passé volontiers le reste de l'été avec eux. Avant de nous séparer, car ici il y eut une division en deux bandes, on se donna rendez-vous à la pêche de la baleine (appelée *kalaluk*), à la mi-juillet. Je restai avec le plus petit parti, composé de sept chasseurs seulement, bien résolu de pousser jusqu'au bout. En deux jours nous arrivâmes aux premières îles de la mer. C'est dans

ces îles que les Esquimaux font leur chasse d'été ; le caribou y abonde. Ma personne était en sûreté, puisque mon mentor et sa digne moitié m'avaient reçu à bord de leur pirogue ; mais je voyais avec peine que mon canot n'était pas en état de faire les longues traversées d'une île à l'autre, et que mes deux engagés étaient exposés à périr, attendu que le canot faisait eau et qu'un gros vent pouvait le faire sombrer. Dans cet embarras, il me fallut, à mon grand regret, renoncer à pousser plus loin ma course. Je le regrettai d'autant plus que les Esquimaux m'avaient promis de me faire confectionner gratis une pirogue de leur façon, lorsqu'ils auraient des *kaloluk*. Je perdais en outre l'occasion de commencer leur instruction et je courais risque de les mécontenter. Mais enfin contre l'impossibilité il n'y a pas de loi. Moyennant quelques torquettes de tabac, les Esquimaux doublèrent mon canot des peaux avec lesquelles ils font leurs grandes pirogues, me fournirent des provisions en abondance, et à leur grand regret et au mien, je me séparai d'eux, remettant la partie à une autre année. Pendant tout le temps que je suis resté avec eux, ils ne m'ont pas pris une épingle. Pour pouvoir mieux juger de leur intention, je leur ai même refusé les plus petites bagatelles ; il me suffisait de dire non, et sans faire aucune instance ils me rendaient ce qu'ils avaient pris. Quelques enfants ayant arraché deux ou trois clous à mon canot, les parents sont venus me les rapporter en faisant des excuses. Au moment du départ, ils sont même venus nous apporter un soulier oublié par un de mes sauvages. Pour faire cette mission avec quelque espérance de succès, il faudrait bâtir une maisonnette au lieu de leur pêche à la baleine, où ils restent un mois et demi. En hiver, il est presque impossible de les évangéliser, parce qu'ils se subdivisent en une foule de petits partis. Je crois, du reste, qu'il est facile de vivre avec

eux, et c'est ce que nous ferions avec votre agrément. Mon voyage en retournant s'est exécuté assez facilement. J'ai mis trois semaines, mais avec une bonne embarcation on pourrait le faire en quinze jours. »

Agréez, etc. ✝ HENRI, O. M. I.,
Evêque d'Anemour.

LETTRE DE MONSEIGNEUR CLUT
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Nativité, le 6 juillet 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous avez appris que le ministre protestant Bompass, après avoir été chassé par nos Pères du district de Mackenzie, était venu s'établir l'été dernier tout près de nous, au fort d'Athabaskaw, pour essayer de pervertir les sauvages de notre mission. Ayant complétement échoué, il pensa qu'il lui serait plus facile de réussir dans un poste où il n'aurait pas en face de lui un prêtre catholique pour lui tenir tête. Une excellente occasion se présenta pour lui. Le R. P. EYNARD avait été envoyé à la Providence, et je restais seul à la Nativité, que je ne pouvais pas abandonner pendant l'absence de mon compagnon. Le révérend voulut en profiter et alla s'abattre non loin d'ici, sur notre mission de Saint-Henri, au fort Vermillon, au milieu des sauvages Castors, qui sont encore peu affermis dans la foi. Inquiet sur le sort de ces nouveaux chrétiens, j'appelais de tous mes vœux le retour du R. P. EYNARD, et dès son arrivée je me mis en route pour aller à leur secours.

Je fis le voyage en compagnie de M. Mac-Murray, chef